

SESSION 2016

**AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES
ITALIEN**

**TRADUCTION : THÈME ET VERSION
ASSORTIS DE L'EXPLICATION EN FRANÇAIS
DE CHOIX DE TRADUCTION**

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

Ce jeudi-là, l'appartement de la rue Las Cases connaissait l'agitation des jours de réception. Ce n'était pourtant qu'un dîner, mais l'esprit de parade de Sophie du Vivier dite Madamedu étant gouverné par un haut degré de perfectionnisme, toute sa maison devait être prise dans ce tourbillon à l'issue duquel nulle pompe ne devait s'abandonner aux circonstances. Le hasard lui paraissait être la providence des faibles. Il est vrai que ses dîners étaient parmi les plus courus de Paris.

On en louait la finesse des mets, l'excellence de la conversation, l'agrément des rencontres aussi bien que cette légère touche, étincelle à peine perceptible, qui métamorphose une mondanité futile et pesante, comme les animaux de société s'en imposent par devoir et atavisme sans y réfléchir, à seule fin de tenir leur rang, en une soirée mémorable. On s'y ennuyait rarement ; le cas échéant, l'ennui y était distingué. Ses quelques échecs avaient toujours leur coupable dont on pouvait être assuré qu'il ne serait pas réinvité.

Cette effervescence en prévision d'un simple repas entre gens de bonne compagnie s'inscrivait en ce début du XXIème siècle ; nous étions au cœur du septième arrondissement de Paris, à l'ombre de l'église Sainte-Clotilde, paroisse des mieux fréquentées par les vivants et par les morts ; la Révolution française semblait s'être arrêtée il y a longtemps déjà aux portes de ce faubourg Saint-Germain dont la rue Las Cases traçait l'une des frontières d'autant plus infranchissables qu'elles en étaient invisibles ; la grande bourgeoisie d'affaires s'y était entremêlée avec le fleuron et les débris de l'ancienne noblesse ; on eût dit tout un quartier entre cour et jardin ; la rumeur du monde n'y parvenait qu'assourdie et sa misère, lorsqu'elle réussissait à s'y faufiler par un biais incongru, ne s'y manifestait que feutrée ; pourtant, si étrange que cela parût, le dîner de Sophie du Vivier aurait pu se dérouler n'importe où en France selon un processus, des rituels, une mise en scène analogues. Dans tous les milieux, toutes les classes et toutes les couches de la société.

Partout pareil mais chez elle, un peu plus. Seul ce léger plus faisait la différence, mais il portait un monde en lui.

Sonia savait.

Madamedu savait qu'elle savait.

Leurs non-dits avaient davantage de force qu'un discours argumenté. Ils occupaient un *no man's land* de la parole qui repoussait ses limites à chaque crise depuis qu'elle était entrée à son service. Cinq ans déjà. Cinq années au cours desquelles on aurait guetté en vain la moindre manifestation d'empathie, le plus infime signe de gentillesse dans un sens comme dans l'autre.

Pierre Assouline, *Les invités*, Gallimard, 2009, pp. 13-14

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte

I pesci rossi nella palla di vetro nuotavano con uno slancio, un gusto di inflessioni del loro corpo sodo, una varietà d'accostamenti a pinne tese, come se venissero liberi per un grande spazio. Erano prigionieri. Ma s'erano portati dietro in prigione l'infinito. Il più straordinario però era questo : soltanto visti di profilo eran pesci veri e propri. A parte la gradevole pazzia del loro colore, visti di profilo erano assolutamente pesci soliti, di forma familiare, come i pesci del miracolo dei sette pani, o come quelli che ognuno la domenica può tirar su da un argine con l'amo o con la rete.

Quando davano un colpo di coda, un guizzo e si mettevano di fronte, la cosa cambiava. La loro faccia dalla grande bocca arcuata diventava sotto la fronte montuosa una maschera rossa di malinconia impersonale e disumana. Posata ai lati sulle branchie, come su un motivo di decorazione, pareva resa anche più astratta dalla fissità dei grandi occhi neri cerchiati d'oro.

Di profilo erano piccole triglie e sardelle purpuree. Di faccia erano vecchi mostri arcigni dell'epoca dei Han ; draghi millenari imbronciati. Di profilo evocavano canneti e graziose scogliere. Ma di faccia pareva venissero fuori da un panorama amorfo, da un oceano pacifico e velato, e la loro palla d'acqua diventava semplicemente *l'acqua*. E così le parti del mondo principiarono anche per me ad essere qualcosa più d'una distinzione geografica, a contenere una metafisica, una teologia. Cominciai a orientarmi in quell'enigma che è l'Oriente. Era la mia prima esperienza in materia, a banco di pasticciare, aspettando un caffè. Ma io non ho mai badato a' luoghi quando si trattava di accrescere la mia coltura.

Da allora, in fatto d'Oriente, d'arte orientale, di coltura orientale, ho saputo dove metter le mani. Tutte le volte che sopra un mobile di lacca vedevo un pingue ed elegante cavallo di bronzo, con la criniera a treccine e la coda come un grappolo d'api, sapevo che bastava mi spostassi di pochi palmi e questo cavallo si trasformava in una truce chimera. Tutte le volte che una poesia dell'antica Cina o del nuovo Giappone mi trasportava nell'atmosfera del più insospettabile idillio, sapevo che bastava guardassi un po' meglio e fra l'erba del prato idillico avrei visto luccicare la coda di un drago, e fra i rami dell'arbusto il viso argenteo di uno spettro. Tutte le volte che nell'angolo di una pittura scorgevo il pellegrino o la volpe o il gallo cedrone stringersi, rannicchiarsi come impauriti sotto il dilagare del cielo, sapevo ch'essi avevano non una ma mille ragioni di spavento, perché quel cielo era davvero troppo bianco e troppo deserto per non essere un cielo serpeggiato d'invisibili demoni.

Emilio CECCHI, *Saggi e Viaggi*, Milano, Mondadori, 1997, pp. 5-6.

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.